

Un passé présent ?

Des esprits animaux dans la poésie moderne et contemporaine

Hugues Marchal (Université de Bâle)

Résumé : Quelle pertinence la notion d'*esprits animaux* a-t-elle pu conserver dans la poésie française des XIX^e et XX^e siècles, et par là, dans les mentalités, à une période où le concept avait de longue date perdu tout crédit pour les sciences du vivant ? On tente d'examiner cette question à partir d'un bref panorama de textes s'étalant de la fin des Lumières à la Belle-Époque, avant d'étudier l'exemple de deux poètes contemporains, Michel Deguy et Bernard Noël.

Mots clés : Poésie, physiologie, longue durée, matérialisme, René Descartes, Michel Deguy, Bernard Noël.

En dehors du champ économique, la notion d'esprits animaux semble avoir perdu toute actualité scientifique. Dès 1870, le *Grand dictionnaire universel* de Larousse signale que « la question des *esprits animaux* n'est plus qu'une question de philosophie historique [...] nécessaire à l'intelligence des doctrines cartésiennes¹. » De fait, à cette époque, les spécialistes du vivant ne convoquent guère l'expression que pour en faire un signifiant vide, ayant servi à masquer une ignorance. À la fin du XIX^e siècle, le docteur Richard évoque une « formule vaine », tôt mise à mal par un anatomiste actif au lendemain de la mort de Descartes, le Hollandais Reinier de Graaf (1641-1673).

[Les anciens] étaient très embarrassés pour expliquer le phénomène de l'érection. Habités à se payer de mots, ils sortaient d'embarras en attribuant l'érection à *la pénétration des esprits animaux dans le pénis*. Il a fallu les recherches de la physiologie expérimentale pour substituer à cette formule vaine l'énoncé d'un fait positif, et c'est à Reynier de Graaf [*sic*], auquel la science doit tant de découvertes sur les fonctions des organes femelles, que nous devons également les premières expériences sur le mécanisme de l'érection [quand,] ayant lié la verge à sa base sur des animaux en pleine érection, il trouva les mailles érectiles gorgés de sang à une forte pression² [...].

Deux ans plus tard, une revue érudite accueille une longue étude historique sur le concept tel qu'il apparaît chez Bacon et Descartes ; or l'auteur, Goffart, juge nécessaire d'éclairer « cette

¹ Pierre Larousse (dir.), *Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle*, t. 7, 1870, p. 924.

² David Richard, *Des rapports conjugaux : histoire de la génération chez l'homme et chez la femme* (5^e édition, revue et augmentée), Paris, Librairie de l'American-Hygien, 1898, p. 77-78.

expression singulière » par un exposé détaillé, parce que le sujet, à l'en croire, a quitté les mémoires. Il prend rang parmi les « édifices élevés sur des bases trop fragiles » que la raison a « démol[is] » dans sa marche, théories « qui eurent leur époque de splendeur et qui maintenant sont ensevelies dans le passé³ ». La résurgence, voire la survie continue du concept au sein de la littérature ne va donc pas de soi. Mais l'histoire de la culture s'accommode mal du modèle linéaire d'effacement qui sous-tend ces trois citations. La littérature forme par excellence un espace de survivance, qui force le critique et l'historien à mobiliser une pensée plus complexe de la temporalité, travaillée par ce que Michel Vovelle a comparé à un tuilage de modèles successifs⁴, et marquée parce que Didi-Huberman nomme pour sa part une « hétérochronie » généralisée, « nœud de temporalités hétérogènes », ou « cacorythmie », faite de hantises, survivances, rémanences, voire revenances de formes et modèles devenant l'objet de multiples hybridations⁵. Je voudrais rendre compte de ce phénomène de persistance mémorielle et des difficultés d'interprétation qu'il pose – soit envisager la manière dont un savoir scientifique révolu peut faire poésie, évaluer le crédit épistémologique que sa convocation dans ce champ est susceptible de lui accorder encore, et interroger les chaînes de transmission qui permette sa réintroduction – en examinant brièvement certaines de ces résurgences dans la poésie des Lumières et du XIX^e siècle, avant d'aborder deux textes de poètes contemporains, dont l'un fait explicitement référence à la notion d'*esprits animaux*, tandis que l'autre semble en proposer une version personnelle, relevant d'une sorte d'écho incertain.

*

Du second XVIII^e siècle à la Belle-Époque, la poésie enregistre le rejet du concept hors des sciences. Ses occurrences sont rares et lorsqu'il est employé, c'est le plus souvent dans un contexte badin ou pour créer une distance historique. Ainsi la notion apparaît-elle, chez Voltaire, dans des vers dont le ton héroï-comique incite à y percevoir un archaïsme. Dans *La Pucelle* (1752), dont l'intrigue se passe au XV^e siècle, lorsque Christophe Arondel et La

³ A. Goffart, « Les "esprits animaux" », *Revue néo-scholastique*, 7^e année, n° 26, 1900, p. 153.

⁴ Michel Vovelle évoque une « multiplication » témoignant de « l'indépendance des temps de l'histoire "symphonique" où [différents rythmes] s'entremêleraient en un tout cohérent ou, au contraire, se heurteraient dans leurs divergences », et propose d'adopter l'image d'une série de « structures et de modèles de comportement qui, plus qu'ils ne se succèdent, se chevauchent et s'emboîtent comme les tuiles d'un toit⁴ », dans « L'histoire et la longue durée », in Jacques Le Goff (dir.), *La Nouvelle Histoire*, Paris, Complexe, 1988, p. 92-93.

⁵ Georges Didi-Huberman, *L'Image survivante : histoire de l'art et temps des fantômes selon Aby Warburg*, Paris, Minuit, 2002, p. 62, 171, 28 et 68.

Trimouille suspendent leur duel, ils ont si bien manié l'épée qu'ils s'évanouissent tous deux, situation cocasse ainsi présentée :

[...] n'ayant plus ces esprits animaux
Qui vont au cœur et qui font les héros,
Ayant perdu cette ardeur enflammée
Avec leur sang au combat consumée,
Tous deux meurtris, faibles, et languissants
Sur le gazon tombent en même temps⁶ [...].

Or, depuis ses *Éléments de la physique de Newton* (1736), Voltaire s'était fait en France le champion de la nouvelle physique, contre les théories cartésiennes. Aussi le raccourci selon lequel les esprits animaux « font les héros » a-t-il sans doute pour but de susciter le sourire et de distinguer la thèse suivie par le narrateur des positions propres au poète. Dans *La Guerre civile de Genève*, autre épopée burlesque visant cette fois Rousseau, le même Voltaire brocarde Jean-Baptiste Tollet, poète et apothicaire de la cité lémanique, auquel il prête ce discours, censé apaiser une population furieuse :

L'âme est du corps la très-humble servante ;
Vous le savez, les esprits animaux
Sont fort légers, et s'en vont aux cerveaux
Porter le trouble avec l'humeur peccante⁷.

Tollet n'apprécia guère ce portrait, une lettre d'excuse que Voltaire lui adressa le 21 mai 1768 en témoigne. Le pharmacien suisse s'offusquait-il d'être présenté, dans ce passage précis, comme le tenant d'un système dépassé ? Le concept semble, de fait, avoir rapidement servi à connoter, à lui seul, des sciences de la vie périmées. Quand Jacques Delille publie en 1804 sa traduction de l'*Énéide*, il imagine un instant, dans sa préface, parler au nom d'un « critique romain » qui aurait voulu montrer les supériorités d'Homère sur Virgile. Le Zoïle latin s'interroge :

Comment [...] Virgile a-t-il pu oublier cette belle idée d'un cheval long-temps reposé et abondamment nourri ; ce qui, dans un animal fougueux et robuste, doit produire cette surabondance d'esprits animaux, qui ajoute à sa vigueur et à son impétuosité naturelles⁸ ?

Ce passage constitue, sauf erreur de ma part, l'unique occurrence du concept sous la plume du chef de file de la poésie scientifique de la Révolution et du Premier Empire⁹. Que cette

⁶ Voltaire, *La Pucelle* [1752], Paris, Borani et Droz, 1850, p. 112.

⁷ Voltaire, *La Guerre civile de Genève* [1768], in *Poèmes et discours en vers de Voltaire*, Paris, Gide fils et Nicolle, 1813, p. 209.

⁸ Jacques Delille, *L'Énéide* [1804], Paris, L. G. Michaud, 1821 (3^e édition), t. I, p. 57.

⁹ Sur l'importance de Delille dans la « poésie scientifique », qui bénéficia de relectures et conseils de la part de savants comme Hermann ou Cuvier, et sur la manière dont ce genre a fait débat au fil du XIX^e siècle, voir

mention intervienne dans un pseudo-discours prêté à un critique antique semble donc significatif. La mention des esprits animaux pourrait ici encore faire signe vers un passé éloigné. Elle apporterait une sorte de patine un peu moqueuse, et la même analyse vaut sans doute pour la manière dont le poète et physicien Pierre Noël Famin¹⁰ convoque à son tour les esprits, lorsqu'il réunit, en 1820, certaines de ses productions littéraires. Ce recueil inclut une « anecdote » en vers, qui met aux prises deux frères hospitaliers. L'un est partisan d'une médecine routinière, tandis que l'autre est présenté comme un expérimentateur féru de nouveautés scientifiques, dont ce petit récit moque le peu de charité. En effet, ayant repéré un malheureux à l'agonie et souhaitant expérimenter sur lui au moment de sa mort, le novateur se désole que son compère, à qui il avait demandé de maintenir le patient en vie une heure de plus, lui ait administré un cordial aux effets trop heureux : le malade se trouve soudain guéri et ingambe, si bien que l'observation prévue est compromise. Or, au moment où cette résurrection inattendue est découverte, Famin prête aux deux personnages ce bref dialogue, lancé par le frère déconfit :

– Mais qu'avez-vous donc fait sur cet homme ? – Un essai !
Un très bon cordial qu'il a pris, non sans peine,
A sans doute ravivé ses esprits animaux.
– La peste soit de vous et de vos cordiaux !
Sur qui vérifier à présent mon problème,
Et du sang circulant résoudre le problème¹¹ ?

Ici, l'allusion aux « esprits animaux » est le fait du frère routinier, de sorte qu'elle peut apparaître comme un moyen de souligner son peu de goût pour le progrès des sciences : le locuteur l'emploie avec l'adverbe « sans doute », là où l'autre médecin voudrait « vérifier » et « résoudre ». La notion semble donc destinée à renforcer l'opposition entre les deux personnages, et par là, la colère comique du novateur. Mais qu'en est-il lorsqu'en 1837, un autre poète obscur, Boireaux, mobilise à son tour le concept, pour rendre compte des effets stimulants du café, dans un passage où ses personnages se livrent à un repas gastronomique ?

Divin Moka, ta liqueur savoureuse
Excite en eux ces esprits animaux
Qui font éclore et jaillir les bons mots¹².

Hugues Marchal (dir.), *Muses et ptérodactyles : la poésie de la science de Chénier à Rimbaud*, Paris, Le Seuil, 2013.

¹⁰ Pierre-Noël Famin (1740-1833) participa à l'éducation du futur Louis-Philippe et donna de 1784 à 1798, au Palais-Royal, un cours gratuit de physique, évoqué notamment dans Michael R. Lynn, *Popular Science and public opinion in eighteenth-century France*, Manchester et New York, Manchester University Press, 2006, p. 62.

¹¹ Pierre-Noël Famin, « La cure involontaire. Anecdote », in *Mes opuscules et amusemens littéraires*, Paris, impr. de Rignoux, 1820, p. 103.

¹² Boireaux, *Un Voyage à Cythère : poème élégiaque*, Belfort, impr. de J. Clerc, [1837] (nous datons cet opuscule d'après la *Bibliographie de la France*, qui le signale dans son numéro du 23 décembre 1837, p. 624).

Dans cet autre petit poème badin, les esprits surviennent-ils comme une explication scientifique à laquelle adhérerait encore l'auteur, officier des dragons ? Au regard des exemples précédents, la notion offre plutôt une rime commode et une connotation désuète qui alimente la légèreté du propos.

Toutefois, s'en tenir à un tel tableau serait réducteur, car une partie de la poésie religieuse persiste à défendre la notion d'esprits animaux, perçue comme un moyen de s'opposer au matérialisme. Dans *La Religion* (1742), Louis Racine peint ainsi le cerveau :

D'innombrables filets, Ciel ! quel tissu fragile ! [...].
Là, ces esprits subtils toujours prêts à partir,
Attendent le signal qui les doit avertir.
Mon âme les envoie : & ministres dociles,
Je les sens répandus dans mes membres agiles ;
À peine ai-je parlé qu'ils sont accourus tous.
Invisibles sujets, quel chemin prenez-vous ? [...]
Est-ce moi qui préside au maintien de ces loix,
Et pour les établir ai-je donné ma voix ?
Je les connois à peine. Une attentive adresse
M'en apprend tous les jours, & l'ordre et la sagesse.
De cet ordre secret reconnoissons l'auteur ;
Fût-il jamais des loix sans un Législateur¹³ ?

Chez Racine, les « esprits » qui mettent en communication l'âme et le corps sont rendus nécessaires pour expliquer l'existence des mouvements involontaires, et par là, ils attestent que l'âme est associée au corps sans le contrôler entièrement, grâce à un plan divin¹⁴. Le cardinal de Polignac les convoque dans le même but, dans son *Anti-Lucretius*, poème latin publié de manière posthume en 1745 et dont le curé Cercueil traduit plusieurs extraits, en 1810, dans son essai en vers sur *La Vraie philosophie*. Les hallucinations interviennent, apprend-on,

Quand le cerveau sur-tout, où par mille canaux
Se rendent à l'envi les Esprits animaux
Pour y tracer l'image et l'empreinte des choses,
Se trouve dérangé par la moindre des causes.
De leur route aussi-tôt ces Esprits égarés,
N'offrent que des objets confus, défigurés,
Contraires même aux traits qu'il fallait produire¹⁵ [...].

¹³ Louis Racine, *La Religion, poème*, Paris, Coignard et Desaint, 1742, p. 12-13.

¹⁴ La seconde édition l'explique dans une note prenant pour exemple le sommeil : « Quand je dors, je respire sans le savoir & sans le vouloir ; ce qui prouve que si notre ame a un empire sur notre corps, elle ne tient pas cet empire d'elle-même, mais d'une puissance plus grande » (*La Religion, poème [...] Nouvelle édition*, Paris, Coignard et Desaint, 1742, p. 13-14).

¹⁵ J. H. Cercueil, *La Vraie philosophie, ou Principes de morale et de politique pour servir à la jeunesse et aux hommes en place, ou destinés à y parvenir, [...] extraits des poèmes de l'Antilucrèce et de Télémaque, traduits en entier en vers français [...]*, Mantes, impr. de Refay, 1810, t. I, p. 78.

En d'autres termes, un déséquilibre corporel explique seul le délire, qui devient une preuve de ce que l'on pourrait appeler la *liaison faible* de l'âme à la chair. Aussi l'implication des mêmes esprits vient-elle encore éclairer le ralentissement de la pensée et des mouvements chez les vieillards (« À force de servir [...] la cohorte timide / Ne part plus du cerveau d'un pas aussi rapide¹⁶ »), la nécessité de la nutrition chez tous les animaux (il s'agit de « De réparer du corps les forces languissantes, / Qu'épuise à chaque instant l'évaporation / Et d'esprits animaux la dissipation¹⁷ ? »), ou le fait que l'huître puisse se mouvoir sans posséder une âme¹⁸. Autre adversaire du matérialisme, Athanase Forest conseille en 1860 de ne pas se complaire dans la souffrance, en expliquant très sérieusement :

Pleurer toujours, toujours, ce n'est chose faisable ;
 Dans la sphère des sens, rien n'est inépuisable ;
 Or, qu'est-ce que des pleurs ? des esprits animaux.
 En tout cas, à moins d'être Hécube, Œdipe, Oreste,
 Plus on répand sur soi de pleurs, moins il en reste
 À verser sur autrui, ses chagrins, et ses maux¹⁹ ! ...

Par un curieux raccourci, les larmes deviennent ces esprits subtils dont Polignac et Cercueil évoquaient les risques d'« évaporation ». Or l'auteur de ces vers est un fervent partisan de Descartes, qu'il loue pour avoir, contrairement à Bacon, « spiritualisé la vie et la science²⁰ ». Par contraste, Forest critique les sciences contemporaines, lorsqu'elles risquent de s'opposer à la foi chrétienne. En 1868, il distinguera deux sciences. L'une, « assurément divine », favorise « le progrès social », et grâce à elle « chaque soir, le monde / À quelque préjugé dit un joyeux adieu²¹ ! » Mais l'essentiel du poème attaque avec violence une autre science, matérialiste et athée. « Quoique portant son nom, elle n'est pas sa parente ; / Bien pis, elle est son chancre, elle est son ver rongeur ! », car avec elle la raison « *se suicide*²² », en tant qu'elle prétend nier Dieu et l'âme. Pour Forest, cette science qui juge notre « substance » toute corporelle et qui fait de l'homme un « gorille pur, et simple quadrumane », pourrait tout aussi bien le concevoir « ortie, ail, chou, carotte²³ ! ». Elle tente d'imposer une vision du monde insoutenable : « *Dieu*

¹⁶ *Id.*, p. 79-80.

¹⁷ *Id.*, p. 160.

¹⁸ *Id.*, p. 150.

¹⁹ Athanase Forest, « Conseils à quelques poètes jeunes et vieux », *Essais poétiques de philosophie religieuse*, Paris, Vanier, 1860, p. 317-318.

²⁰ « René Descartes », *id.*, p. 46.

²¹ Athanase Forest, *Les Deux Sciences, dithyrambe*, Saint-Germain, impr. L. Toinon, 1868, p. 1.

²² *Id.*, p. 2.

²³ *Id.*, p. 3.

supprimé », on ne saurait maintenir « *amitié, / Amour, respect, devoir, dévouement* », pudeur ni pitié,

Et la terre n'est plus qu'un lac fétide où roule,
Soit pourri, soit saignant, ce tas de chairs et d'os,
D'abord étiqueté, savants, sages, héros²⁴ !!!

Le savant matérialiste, peint disséquant sans émotion le cadavre de ses proches ou torturant les animaux vivants, voudrait donc installer sur terre l'Enfer que Forest lui promet. On comprend dès lors que, dans *Le Pont du Diable* (1908), « poème anticlérical²⁵ » achevé en 1894, Rodolphe Gouniot ait pu prêter à un « curé » particulièrement sot et superstitieux cet éloge de la manière dont l'ancienne médecine soignait les érotomanes. Ici, la mobilisation des esprits animaux devient le fait – et la preuve – d'un esprit rétrograde :

Quand les armes du ciel demeuraient toutes vaines,
Un médecin ouvrait, fermait, rouvrait les veines.
Il tirait tant de sang que ces diables d'Amours
Fuyaient effarouchés, au bout de quelques jours. [...]
Le fait seul d'amoindrir les esprits animaux
Prévenait la luxure aux troubles anormaux.
La grâce du Seigneur, unie à la lancette,
Était, suivant d'aucuns, l'infaillible recette²⁶.

Ce premier parcours apporte plusieurs enseignements. Dans tous ces poèmes, l'expression « esprits animaux » s'emploie sans note explicative, alors que de telles gloses peuvent éclairer ailleurs les vers. Une telle absence suggère que, des années 1740 au début du XX^e siècle, les auteurs jugent inutile d'éclairer cette formule pour leurs lecteurs. Les « esprits animaux » ne sont donc pas encore sortis des mémoires : même s'ils paraissent n'intervenir en poésie que dans deux contextes restreints, l'humour badin ou la controverse religieuse, ils restent mobilisés par des auteurs qui, tel Forest, peuvent par ailleurs se tenir au courant des théories darwiniennes. La nature exacte de ces « esprits » s'avère cependant fort variable. Tandis que Forest range parmi eux les larmes, le curé de Gouniot les associe au sang et, dans un recueil de fables publié en 1797, la formule paraît désigner les effluves que laisse derrière lui un renard, traqué par des chasseurs :

Celui-ci, comme on sait, à son désavantage,
Venait au vent du chien qui, de tous ses nazeaux,
Aspirait du Renard les esprits animaux²⁷ [...].

²⁴ *Id.*, p. 4.

²⁵ Raphaël Damedor [Rodolphe Gouniot], *Le Pont du Diable*, Paris, A. Messein, 1908, t. I, p. 1. Gouniot fut lié au courant symboliste.

²⁶ *Id.*, p. 307.

²⁷ E. P. F. Robert, « Les renards et le chasseur », *Fables nouvelles*, Paris, au bureau du *Journal de l'ami des lois*, 1797, p. 88.

Enfin, la période qui s'étend des Lumières aux années 1900 semble former un moment de transition, puisque les occurrences s'y raréfient au fil du temps, et parce que c'est à la fin de cette période que Goffart juge nécessaire de revenir sur le concept pour retrouver ses acceptions premières, Forest constituant vraisemblablement l'un des derniers poètes à donner crédit à l'ancien système²⁸.

*

De quelle manière un tel passé a-t-il pu, par la suite, rester présent dans la création ? Né en 1930, le poète et philosophe Michel Deguy publie en 1967 « Etc. », texte consacré à la Lune et composé d'une trentaine de sections de vers ou de prose. L'un de ces segments évoque le programme d'exploration lunaire Apollo, alors en cours :

et quand nous arriverons sur son « sol » ensoleillé, alors *alunir atterrir* – déjà l'hésitation pour la métaphore tressaille – nous apportons nos mots, y trouverons nos ponces notre relief récidivant nos fictions comme partout réinjectant un petit homme dans le grand, emboîtant nos esprits animaux dans ses cavités (« *la cause formelle de l'ivresse consiste en la quantité surabondante et la qualité de vapeurs chaudes et humides, qui s'élèvent de la substance du vin, lesquelles venant à remplir le cerveau et ses ventricules et de là s'épandant à l'origine des nerfs et touchant leurs conduits, excitent en l'homme le sommeil et l'ivresse tenant par leur humidité les esprits animaux liés, attachés et assoupis* ») nous entrerons dans le cerveau à peu près à la même époque atterrissant ainsi en nos deux satellites crâne et lune [...] métaphorisant tout à notre approche occidentaux peut-être (naguère en Amazonie le même transport, nomination les mêmes questions sur la race et l'incarnation et le souffle immortel conquête échangeant le sel et le sang)²⁹

Le syntagme « esprits animaux » apparaît deux fois dans le texte, d'abord sous la plume du locuteur, précédé de l'article possessif « nos », à valeur ici actualisante, puis au sein d'une longue citation, en italiques et entre guillemets, emploi dès lors attribué à un tiers non désigné – une mise à distance renforcée par l'usage du déterminant « les ». Or cet extrait est tiré d'une lettre composée en 1626 par Mersenne, référence peut-être puisée dans un manuel de philosophie publié en 1962, qui en faisait un « exemple de perversion de la pensée scientifique³⁰ ». Le fait que la citation ne soit pas attribuée n'est pas un trait distinctif. « Etc. »

²⁸ Lorsque l'écrivain Roland Cailleux publie *Les Esprits animaux* (Paris, Gallimard, 1955), l'expression fait l'objet d'un jeu de mots, ce recueil en prose réunissant des monologues attribués à divers membres de la faune.

²⁹ Michel Deguy, *Figurations* [1969], dans *Poèmes 1960-1970*, Paris, Gallimard, « Poésie », 1973, p. 117-118 (la première publication du poème a eu lieu à la fin de l'essai « Poésie encore aujourd'hui ? », dans la revue *Preuves*, juin 1967, n° 196, p. 12-22). J'ai déjà proposé des lectures de ce texte dans les articles « Péremption savante et intégration littéraire », in Laurence Dahan-Gaida (éd.), *Conversations entre la littérature, les arts et les sciences*, Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2006, p. 29-43, et « Collages et décalages scientifiques chez Michaux et Deguy », in Nathalie Dupont et Éric Trudel (éd.), « *Tout peut servir* ». *Pratiques et enjeux du détournement dans le discours littéraire des 20^e et 21^e siècles*, Montréal, Presses de l'université du Québec, 2011, p. 43-57.

³⁰ Voir Simone Daval et Bernard Guillemain, *Nouveau cours de philosophie. Classe de philosophie. Tome premier : La Connaissance*, Paris, Presses universitaires de France, 1962, p. 225-226.

comprend d'autres emprunts sans référence : un peu plus tôt, Deguy a, par exemple, cité des vers du poète de la Renaissance Étienne Jodelle sur Diane, déesse lunaire. En revanche, le texte de Mersenne semble *a priori* n'avoir aucun rapport avec l'astre, encore moins avec la mission Apollo. Il paraît inactuel, intempestif, tant en raison de sa péremption scientifique que pour sa distance du thème principal. Pourtant, Deguy affirme son actualité au nom de deux caractères fondamentaux de la constitution de nos représentations, caractères que l'extrait même expose.

Premièrement, l'humanité ne pense et ne parle que par *figures*, c'est-à-dire qu'elle appréhende constamment le réel en établissant des relations entre des éléments réputés distants – un mécanisme que Deguy a souvent commenté, en expliquant, par exemple, que la *comparaison* est toujours l'échelle de la *comparution*. Cette omniprésence du figural est d'une part liée à la nature même de la langue. Aller sur la lune en y « apport[ant] nos mots », c'est y retrouver nos « ponc[if]s », « récidiv[er] nos fictions », parce que la langue se souvient ; elle résulte d'une longue histoire conceptuelle dont elle porte la trace, et elle n'est elle-même que rapports. Ainsi, *alunir* sera l'équivalent d'*atterrir*, bien que le second terme semble inadapté. Mieux, le néologisme *alunir* ne peut se penser sans penser ce qui le distingue d'*atterrir*, c'est-à-dire sans réflexion sur le sens étymologique des mots, voire sans réflexion sur les échos que la matière sonore du langage propose entre les choses, comme y invite la suite « "sol" ensoleillé », qui permet de rattacher par homonymie le français *sol* au latin *sol* – le soleil. Cette fonction figurative du langage relève en outre d'un constant anthropomorphisme. Les points de vue et les relations charriés par la langue sont essentiellement établis par des humains, qui vont « réinjectant un petit homme dans le grand ». D'où le parallèle proposé dans le troisième paragraphe avec la découverte, antérieure, d'un autre nouveau monde, l'Amérique. Non seulement les deux voyages sont comparables en vertu de notre tendance à penser le nouveau à partir du familier, en « métaphorisant tout », mais la rencontre des Amérindiens a posé les « mêmes questions » de comparaison et d'évaluation de ce qu'il pouvait y avoir de commun – terme crucial chez Deguy qui invite volontiers à y entendre les deux mots *comme un* – entre ces peuples et les Occidentaux. Dans ce cadre, l'allusion à l'ivresse doit se lire comme une invitation à penser ce qui réunit le « transport », au sens de voyage extérieur et le « transport », au sens émotionnel et intérieur du terme, que procure l'alcool. Enfin, il s'agit aussi d'une incitation à réfléchir à la coïncidence de deux conquêtes relevant de deux champs scientifiques et technologiques distincts, l'exploration lunaire et l'avancée des connaissances sur le cerveau, une coïncidence thématifiée dans le second

paragraphe, « nous entrerons dans le cerveau à peu près à la même époque atterrissant ainsi en nos deux satellites crâne et lune ».

Deuxièmement, la culture, pour Deguy, n'oublie jamais sa propre histoire. Contrairement au champ épistémique (qu'elle inclut), elle ne congédie pas les systèmes scientifiques ou idéologiques périmés. Ces derniers demeurent présents dans notre esprit – fût-ce inconsciemment, comme entre parenthèses, de même qu'ici le modèle des esprits animaux s'inscrit dans le texte. Quoique, pour l'histoire des sciences, au moment où Deguy compose, « les esprits animaux [soient] liés, attachés et assoupis », la théorie désormais rangée et rejetée par la physiologie reste activable par le poète. Si la fonction de ce dernier est d'établir et d'interroger les rapports, alors penser la lune, penser ce que veut dire « être dans la lune », peut légitimement être rapproché de l'ivresse et de tout ce qui a été pensé pour en rendre compte. En somme, le système des esprits animaux n'est donc pas réactivé en tant que vrai ou faux. La possibilité de sa *présence* contemporaine à l'horizon des représentations de la lune est simplement indiquée comme un élément disponible dans l'immense mosaïque de discours de tout âge, qui forme le tissu de la culture. La citation du texte du 17^e siècle *figure* dans le poème au même titre que les vers de Jodelle sur Diane, l'extrait d'un discours de vulgarisation sur le volume de l'astre, le terme grec « Nuktiphaès », l'évocation des divinités solaires égyptiennes ou encore une comparaison entre les différentes phases de la lune incomplète et des tessères qui, réunies comme dans une mosaïque, permettraient de reconstituer l'astre entier. La lune, en tant qu'elle « récidive » ses cycles, devient alors l'emblème même du fonctionnement du patrimoine culturel, où tout peut à la fois s'éteindre et revenir – survie emblématisée par la citation du passage sur les esprits animaux. La clé de cette leçon est encore donnée par une autre forme de relation intertextuelle, que Deguy ne rend pas explicite dans « Etc. », mais qui est évidente pour un lecteur familier de l'histoire de la poésie. Le texte est un hommage et une réécriture du *Promontorium somni* de Hugo. Invité par l'astronome Arago à observer la lune au télescope, Hugo y raconte en prose sa surprise et son émerveillement, mais il dresse aussi un long catalogue de croyances anciennes et d'expressions traditionnelles associées à la lune, pour conclure :

Les poètes ont créé une lune métaphorique et les savants une lune algébrique. [...] On a vaguement dans l'esprit toutes les choses que je viens de dire, et d'autres de même sorte ; c'est ce qu'on appelle la science de la lune, on roule cela confusément en soi, et puis par aventure on rencontre un télescope, et cette lune,

on la voit, et cette figure de l'inattendu surgit devant vous, et vous vous trouvez face à face dans l'ombre avec cette mappemonde de l'Ignoré. L'effet est terrifiant³¹.

Le texte de Deguy ne dit pas autre chose. La « science » du réel n'est pas l'exclusive de la science par opposition à la littérature ou aux mythes, mais une combinaison de tous les discours qui forment nos représentations, y compris les systèmes scientifiques réputés périmés, et toute encyclopédique qu'elle soit, cette science élargie n'épuise jamais la capacité du réel à surgir comme inconnu, « ignoré », et ainsi toujours à ressaisir par un travail de figuration.

*

Si « Etc. » affirme la persistance possible des « esprits animaux » par le biais d'une référence érudite et selon un projet qui pose d'emblée que tout fait culturel est susceptible de perdurer, chez Bernard Noël, qui est également né en 1930, le retour du concept intervient au contraire, dans l'une de ses premières œuvres, *Extraits du corps* (1956), au sein d'une entreprise volontaire de rupture avec les savoirs. Ce poème, divisé en une suite de textes brefs, décrit en effet une sorte de paysage corporel interne, comme si le locuteur devait produire une anatomie et une physiologie inédites pour explorer son propre organisme, site de phénomènes étranges. Le thème des esprits animaux n'est jamais convoqué explicitement et il pourrait sembler d'autant plus fermement absent que Noël, comme nombre de contemporains, a violemment attaqué le cogito cartésien et cette *spiritualisation* de la vie que Forest louait chez le philosophe. Dès 1954, Noël écrit : « JE SUIS BIEN QUE JE PENSE / et que je me regarde penser³² », s'inscrivant ainsi dans un courant général de rejet de la métaphysique dualiste et du primat donné à l'intellect, au profit d'une revalorisation de la physiologie et du matérialisme.

Pourtant, le modèle des esprits animaux me semble permettre d'éclairer les enjeux et le sens d'*Extraits du corps*, tentative personnelle d'exploration des relations entre corps et pensée. Le locuteur décrit son corps interne comme un espace anémique et terrifiant, marqué par un phénomène intense et continu de chute et d'élévation de certaines particules, que le texte exprime au moyen d'images géologiques ou météorologiques. Mouvement descendant, « la terre s'affaisse dans mon corps [en un] lent éboulement³³ », « la peau floconne à travers la chair » (42), il y a un « affaissement interne », « une chute sans fin » (44), des « éboulis »

³¹ Victor Hugo, « Proses philosophiques des années 60-65 », Yves Gohin (éd.), dans *Œuvres complètes : Critique*, Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 1985, p. 641-642.

³² Bernard Noël, « Contre-mort » [1954], *Poèmes I*, Paris, Flammarion, 1983, p. 18.

³³ *Extraits du corps* [1956], in *Poèmes I*, p. 34 (j'indique entre parenthèses les pages des citations suivantes).

(70), « tout dévale dans l'entonnoir interne » (69). Mouvement ascendant, « la chair du thorax s'évapore » (36), devient « loess » (38), « une bulle monte » (41), etc. Or ces flux ne sont que ceux du sujet lui-même et ils se combinent pour former un cycle :

Noué à moi-même, je suce mon intérieur, je me vide en moi. [...] Le regard gèle.

Le sang remontera néanmoins les écluses artérielles, et il fera pousser sur la peau le champignon rose d'un sourire. Il demeure dans l'essence de moi d'être moi. (55)

L'organisme où ces mouvements se produisent est réduit de manière insistante à un espace double, traversé par une démarcation opposant un haut et un bas. Cette démarcation apparaît dans des phrases comme « Un court circuit coupe le courant des nerfs dans ma nuque » (33), « Tout coule en moi comme à travers le col d'un sablier » (38), ou encore : « Il y a un haut et un bas. [...] Le cou est tranché, mais la moelle est demeurée intacte, et la moelle traverse une dense épaisseur de nuages installés dans cette plaie sans douleur. Plaie qui fait le joint » (53). Cette jonction et les deux « concavité[s] » (54) qu'elle met en relation forment la structure la plus élémentaire du sujet. Le locuteur ne décrit jamais qu'« Un puits en moi, fait de moi, contre moi » (56), qui est aussi « mirage de moi en moi » (58). Il se définit en notant : « Je suis une organisation du vide » (59), et propose, dans trois textes successifs, de décrire son existence comme une forme de constant cannibalisme de soi-même. D'un côté, le moi est dévoré par une « bouche » dont l'altérité est soulignée, bien qu'elle soit constitutive, puisqu'elle reste celle du « je » :

Une *autre* bouche dévore en moi mon propre moi qui neige sur le ventre. Une bouche toujours rassasiée, mais toujours mâchant, toujours déglutissant. Gorge serrée, j'avale ma chair inépuisable. [...] Dessus, dessous, rien que la digestion du vide. (66)

D'un autre côté, les deux pôles mis en relation sont fortement associés, pour l'un, à l'œil, pour l'autre, au ventre, et la réversibilité du processus est exprimée par la substitution de l'idée d'innutrition par celle de défécation : « Quelquefois, il ne reste que deux poches : l'une tapissée d'yeux, et l'autre énorme, stomacale. Et, tour à tour, elles versent l'une dans l'autre. Défécation très lente, tout au long de la gorge » (67). Enfin, l'organe fondamental auquel peut se réduire le moi est la liaison même : « L'intérieur est en proie à un mâchonnement perpétuel. [...] Il reste un seul organe : quelque chose comme un tamis entre le creux du fond et le creux de la voûte » (68).

Tous ces éléments peuvent sembler loin des esprits animaux. Pourtant, les processus qui relient haut et bas sont décrits comme des échanges de particules matérielles ténues. La perception est un « chemin de corpuscules » (37) et les flux sont ceux d'une corporéité

pulvérulente : ils forment « un lent tourbillon qui met ma chair en poudre » (58). Or le système que tente d'édifier le texte n'est rien d'autre qu'une tentative pour rendre compte de la continuité entre la pensée consciente et le corps. La pensée est un phénomène corporel qui ne peut pas se saisir en tant que phénomène corporel, mais qui se sait être telle, bien que cette autoscopie lui soit impossible. La faille placée avec insistance au cœur du corps signale une solution de continuité entre tissus organiques et phénomène mental. La pensée se perd dans le corps qui pourtant stocke, par exemple, la mémoire – elle y chute, y fait dépôt sous forme de corpuscules dès qu'elle cesse d'être consciente à elle-même ; mais le corps, inversement, devient la pensée qu'il produit, dès que celle-ci devient conscience. Sartre l'avait exprimé un peu plus tôt, sous une autre forme, dans *L'Être et le néant* : même si « c'est tout entier que l'être-pour-soi doit être corps et tout entier qu'il doit être conscience », le corps qui pense est pour la conscience le « passé sous silence³⁴ », parce qu'il est le point de vue sur lequel le je ne peut disposer d'aucun point de vue. C'est encore ce que Noël exprime lorsqu'il explique : « Il y a des explorateurs dans ma gorge, mais, au-dessous des omoplates, rien n'existe dans le corps opaque » (53).

En d'autres termes, la physiologie de la pensée proposée dans *Extraits du corps* équivaut à celle de Descartes, avec toutefois cette différence fondamentale que, pour Noël, il n'existe nulle âme hors du corps. La pensée est un état particulier de la matière physiologique, exprimé en termes très proches de ceux que Descartes emploie pour qualifier les esprits animaux, ces corpuscules particulièrement mobiles et ténus ; mais elle n'est que cela et c'est pour cette raison qu'elle ne peut prétendre saisir les autres états du corps qu'elle est, sinon sur un mode aporétique. Reste, me semble-t-il, qu'*Extraits du corps* peut se concevoir comme une variation sur le modèle des esprits animaux, en tant que ces derniers cherchaient eux-mêmes à rendre compte des échanges psychophysiologiques. Le poète réactive moins cette approche qu'il ne conduit le lecteur à la réactiver. Il est impossible de parler ici de source ou d'emprunt direct : une même interrogation nourrit à plusieurs siècles de distance deux imaginaires comparables, pour associer spiritualisation de l'organique et incorporation de la pensée.

*

³⁴ Jean-Paul Sartre, *L'Être et le néant, essai d'ontologie phénoménologique* [1943], Paris, Gallimard, « Tel », 1976, p. 352-353.

Ce petit panorama montre, s'il était encore besoin de le démontrer, que la poésie participe à la mise en culture des sciences, mais aussi qu'elle sait jouer des effets d'anachronisme liés à leur histoire. Un système comme celui des esprits animaux s'avère susceptible de trouver des échos bien au-delà de sa période de validité scientifique, chez des poètes qui l'abordent comme un concept explicatif, mais aussi comme un discours datable, rattaché à un certain moment du savoir et par là réactivable avec une certaine ironie – les textes badins de Voltaire ou Famin en ont offert des exemples. Même des auteurs tels que Forest, qui pense le modèle encore valable en 1860, s'appuient sur la possibilité de se rattacher par ce biais à une culture où sciences et foi auraient encore fait bon ménage³⁵, tandis que chez Deguy, la notion est à la fois mise à distance et actualisée par la citation. Seule exception peut-être, Noël semble pour sa part retrouver hors de la culture et de l'histoire des sciences, voire contre elles, un modèle qui s'apparente à celui de Descartes, dans un poème pourtant profondément opposé au dualisme. Il faut y voir, sans doute, un signe de l'ambiguïté des esprits animaux, corps spiritualisés et actions mentales incarnées, mais aussi une nouvelle marque, et de la manière dont les imaginaires du corps relèvent de la longue durée, et des limites d'une mise en récit linéaire de l'histoire, fondée sur la quête d'influences. Dans *Extraits du corps*, quelque chose comme les esprits animaux refait surface, mais du point de vue de l'œuvre de Noël, cette émergence fut épiphanie et découverte individuelle, non remobilisation consciente d'un emprunt distant³⁶.

Références bibliographiques :

- Boireaux, *Un Voyage à Cythère : poème élégiaque*, Belfort, impr. de J. Clerc, [1837].
- Cercueil, J. H. *La Vraie philosophie, ou Principes de morale et de politique pour servir à la jeunesse et aux hommes en place, ou destinés à y parvenir, [...] extraits des poèmes de l'Antilucrèce et de Télémaque, traduits en entier en vers français [...]*, Mantes, impr. de Refay, 1810.
- Deguy, M. *Poèmes 1960-1970*, Paris, Gallimard, « Poésie », 1973.
- Didi-Huberman, G. *L'Image survivante : histoire de l'art et temps des fantômes selon Aby Warburg*, Paris, Minuit, 2002.

³⁵ Ce qui ne signifie pas pour autant que la littérature d'une époque soit forcément en dialogue avec le savoir du même temps. Jean Giraudoux utilise précisément l'exemple des esprits animaux pour brosser un portrait – certes simpliste – de Jean Racine en auteur étranger aux enjeux de son époque. À l'en croire, le tragédien aurait pu avoir pour épitaphe : « Ci-gît celui qui ne se posa jamais la question de Dieu, ni de la connaissance, ni des esprits animaux [...] » (*Littérature*, Paris, Grasset, 1941, p. 33-34).

³⁶ Cet article entre dans le cadre du programme ANR/DFG *Biographes : Création littéraire et savoirs biologiques au dix-neuvième siècle*.

- Famin, P.-N. *Mes opuscules et amusemens littéraires*, Paris, impr. de Rignoux, 1820.
- Forest, A. *Essais poétiques de philosophie religieuse*, Paris, Vanier, 1860.
- Forest, A., *Les Deux Sciences, dithyrambe*, Saint-Germain, impr. L. Toinon, 1868.
- Goffart, A. « Les “esprits animaux” », *Revue néo-scholastique*, 7^e année, n° 26, 1900, p. 153-172.
- Gouniot, R. [pseud. Raphaël Damedor], *Le Pont du Diable*, Paris, A. Messein, 1908.
- Hugo, V. *Œuvres complètes : Critique*, Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 1985.
- Le Goff, J. (dir.), *La Nouvelle Histoire*, Paris, Complexe, 1988.
- Noël, B. *Poèmes I*, Paris, Flammarion, 1983.
- Racine, L. *La Religion, poëme [...] Nouvelle édition*, Paris, Coignard et Desaint, 1742.
- Racine, L. *La Religion, poëme*, Paris, Coignard et Desaint, 1742.
- Richard, D. *Des rapports conjugaux : histoire de la génération chez l'homme et chez la femme* (5^e édition, revue et augmentée), Paris, Librairie de l'American-Hygien, 1898.
- Robert, E. P. F. *Fables nouvelles*, Paris, au bureau du *Journal de l'ami des lois*, 1797.
- Sartre, J.-P. *L'Être et le néant, essai d'ontologie phénoménologique* [1943], Paris, Gallimard, « Tel », 1976.
- Voltaire, *La Pucelle* [1752], Paris, Borani et Droz, 1850.
- Voltaire, *Poèmes et discours en vers de Voltaire*, Paris, Gide fils et Nicolle, 1813.

